

Au-delà
du
précipice

Carine Gilbert

Carine Gilbert

Au-delà du
précipice

© Carine Gilbert, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5430-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C'est la nuit. Je vois défiler derrière le parebrise sale la succession de tunnels de pierre et de parapets sculptés au burin. Je tremble et je transpire à la fois. Je m'accroche au volant tel un damné pour ne pas percuter la falaise ou faire une embardée. Loin devant moi au détour d'un virage, les feux arrière rouges de la voiture que je poursuis semblent jouer à cache-cache avec moi et me narguent. Je regarde le compteur devant moi. 90. Le compte tour rugit quand j'embraye. À un instant, les virages s'estompent et une clairière apparaît. Elle est là, la Porche Cayenne noire est juste devant moi. Je connais la route des gorges comme ma poche, je sais que je vais la rattraper avant d'arriver sur Guillestre. Je n'ai pas de plan. Je veux juste la rattraper. Lui parler. La retenir. Je rentre dans le dernier tronçon des gorges. Devant moi, le suv accélère fort, je peux entendre son moteur puissant se mettre à rugir. Mais c'est trop vite pour ce dernier virage étroit et à flanc de montagne. Je vois la Porche se mettre à glisser et percuter le rocher, par la gauche. L'aile s'encastre dans la montagne creusée par les explosifs il y a bien longtemps de ça. Mais cela ne suffit pas pour absorber la vitesse avec laquelle elle arrive. La voiture semble rebondir sous mes yeux médusés, tandis que j'écrase la pédale de freins. Je vois le véhicule partir en arrière vers le parapet de pierre qui borde la route avant l'abîme. Sauf qu'à cet endroit précis, le parapet se fend d'une brèche de trois mètres pour laisser le chasse neige évacuer la neige abondante en hiver. Rien ne retient la lourde voiture. Elle bascule en quelques secondes dans le vide. Je distingue les phares blancs qui se tendent vers le ciel comme un ultime signal d'espoir. Un appel à l'aide. Puis le bruit effroyable de la carrosserie qui se tord et se fracasse sur la falaise. Je descends de ma voiture et je me précipite. Plusieurs centaines de mètres en contrebas, rugissent les flots du Guil. Je ne vois que la pale lueur d'un phare. Je suis désespéré... je sais déjà ce que je vais trouver. Deux cadavres. Je me penche et je tombe dans le noir à sa suite.

Gabriel

Le réveil me vrille les tympans. Je tâtonne pour trouver mon smartphone et pour appuyer sur la touche d'arrêt de l'alarme. Si je ne me lève pas, je vais être à la bourre et les enfants aussi. Je me lève et je réveille Abel et Léna dans la foulée. Je lance la cafetière avant de sortir les bols de céréales pour eux. Léna est déjà habillée quand je sors de la douche. Elle est enthousiaste à l'idée de retourner à l'école, elle adore ça. Abel, lui, est plus calme comme toujours. Il descend peu après et délaisse les céréales pour une verre de jus de pommes.

— Mange fils, je lui demande d'un ton calme. Un petit quelque chose.

— Je n'ai pas faim. La rentrée, ça me stresse toujours au plus haut point. Désolé p'pa. Je suis aussi inquiet à l'idée de rencontrer le nouvel enseignant cette année.

Abel entre en cm1 et Léna en ce1 à l'école du village. Abel a eu le même instit durant trois ans, avant la retraite de ce dernier. Léna, elle garde la même maîtresse qu'en cours préparatoire, ce qui la stresse beaucoup moins. Valérie Duchêne est là depuis bien longtemps, cela doit faire trente ans au bas mot qu'elle apprend à lire à des générations de petits Queyrassins.

Je regarde l'heure. Il va falloir y aller. Je récupère leurs deux sacs à dos et je les balance dans la benne de mon vieux pickup Hillux. 8h 15. On va être juste pour une rentrée. Je klaxonne. Léna monte à côté de moi, premier arrivé, premier assis. Abel se précipite à l'arrière. Le matin est déjà chaud et ensoleillé. J'envoie le camion dans la pente et je le démarre dans un hoquet. J'amorce les quatre virages en épingle à cheveux avant de rejoindre la ligne droite qui longe le torrent du Bouchet et conduit au village.

J'habite au Roux d'Abriès, petit hameau perché au soleil au milieu des près fauchés et des brebis. Une trentaine de maison le compose, la plupart vides pendant l'année et occupées seulement quelques semaines par des vacanciers. On y trouve deux gites aussi, une miellerie, la chèvrerie de Daniel et l'entreprise de liqueurs artisanales de la vallée. Quelques familles y vivent comme moi, et une dizaine d'anciens, comme chevillés à leur terre qui leur appartient et à

laquelle ils sont attachés plus que de raison.

Sur la placette à la sortie du village, quelques voitures de villageois sont stationnées, essentiellement celles des montagnards qui n'habitent pas dans à Abriès même comme moi. Je salue Célia la vendeuse du Vival, d'un hochement de tête et Isabelle la grand-mère des jumeaux Cole. Tous les gamins du village se connaissent. À peine une vingtaine d'élèves, deux classes tout de même que la maire du village s'est battue pour conserver. Valérie Duchêne a ouvert le portail vert et invite les enfants qu'elle connaît tous à entrer. Un petit mot gentil pour chacun. Je vois Léna et Abel entrer l'un derrière l'autre et je remonte dans le camion. Je dois arriver à 9h à la scierie. Le patron m'attend pour débitter un stock de Mélèzes. Parquet pour chalets de luxe. Je sais déjà que je vais y passer la journée, mon casque sur les oreilles. Il faut dire que le patron, Antoine Marculi, n'est pas très bavard. Mais il paie pas trop mal et accepte de m'embaucher lorsque je ne travaille pas aux remontées mécaniques l'hiver. Je roule fenêtres ouvertes vers ville -vieille. La radio des Alpes diffuse un air de country, un bob Wayne ou un Johnny Cash... Je commence à grimper le pas de l'ours, cette portion de route emportée par la montagne quelques années auparavant quand je vois un gros sac à dos au bord de la route. Une randonneuse me fait signe pouce en l'air. À la montagne, la solidarité est toujours de mise. Il y a toujours de la place pour celui qui demande qu'on le dépose quelque part, dans nos vallées tout du moins. Parce que je n'ai pas l'impression que ce soit toujours pareil ailleurs. Je me range sur le bas-côté et je la vois sourire et courir vers moi.

— Salut ! Merci... Je vais à Molines...

— Je ne monte pas jusque-là, mais je peux vous déposer à la station-service, il y a un rondpoint et un peu de passage...

— Merci, c'est cool. Je m'appelle Jade.

Elle soulève son sac de randonnée. Tapis de sol, tente et sac de couchage sont ficelés sur les côtés et le dessus. Jamais elle ne parviendra à le hisser dans la benne. J'ai l'impression qu'il pèse deux fois son poids. Je descends et je le lui prends des mains avant de le déposer dans la remorque comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'un fêtu paille. Mon quotidien, c'est le bois, alors un sac à dos...

Elle s'installe à l'avant. Elle ne doit pas avoir plus de 20 ou 22 ans.

— Merci. Je fais le tour du Queyras. Je dois rattraper mes copines, mais elles ont un peu d'avance sur moi. Je me suis foulé la cheville et je dois les retrouver cet après-midi à Molines. Tu es d'ici ? me lance-t-elle curieuse.

— Oui. Je suis bûcheron à la scierie de ville-veille.

— Bûcheron ? Waouh !

— Si tu le dis...

— Alors les gros bras, c'est ça !

Je manque de m'étouffer. Elle ne manque pas de culot la minette. Je la vois sans aucune gêne me reluquer sans baisser les yeux. Je ne suis pourtant pas un idéal masculin dans mon vieux jean usé jusqu'à la trame, mon teeshirt noir large et mes chaussures de sécurité. Mais la petite randonneuse n'a pas froid aux yeux.

— Tu vis où ?

— Plus haut dans un village. Je reste vague et j'accélère pour m'en débarrasser plus vite. Elle commence à me fatiguer avec ses questions et son petit air aguicheur. Elle croise les jambes et détache ses cheveux. Heureusement, le trajet jusqu'à ville-veille est rapide. Je freine brutalement et je claques la portière avant d'ouvrir la sienne pour la faire descendre. Je lui rends son sac et je lui fais un vague au revoir de la main. Je fais demi-tour et je me gare à quelques mètres de là devant la scierie avant d'entrer pour me mettre à bosser. J'ai besoin d'un café. Je déteste les femmes comme elle et ces attitudes qu'elles se donnent pour plaire. Ça me prend à rebrousse-poil. J'ai voulu rendre service et voilà que je suis tombé sur l'allumeuse de service. Je ne peux m'empêcher de jeter un œil par la fenêtre poussiéreuse de la salle de repos. Elle est bien là, installée sur le muret du rond-point qui part en direction de Molines en face de la scierie. En short et grosses chaussures de montagne. Son gros sac à ses pieds. Je grommèle, je rince la tasse que je dépose sur le petit égouttoir en inox. Je prends mon casque, j'attache mes cheveux avec un petit élastique et je pars allumer les machines.

Toute la matinée, les stères de bois passent devant moi. Je trie, les plus beaux troncs qui pourront faire les meubles, d'autres du lambris et enfin du parquet. Je les fais avancer dans la machine qui les débarrasse du bardage, et je les empile. Les copeaux volent autour de moi. Je ne pense à rien. Vers midi, le patron me fait signe. Pause repas. Il ouvre son casse-croute sur la table devant lui et je vais

m'acheter un sandwich à la boulangerie située à quelques mètres. Quand je passe devant le rond-point, le souvenir de l'autostoppeuse du matin me revient. Elle a bien sûr disparu et je souris doucement au souvenir de ma mésaventure. J'aurais aussi pu lui expliquer que j'étais père célibataire de deux enfants, généralement ça fait fuir bon nombre de candidates. J'entre dans la boulangerie. Elise me reconnaît et me salue chaleureusement. Je repars avec ma salade de pâtes et mon café pour manger avec Antoine. Ce dernier glisse un petit papier devant moi sur la table.

— Pour toi marmonne-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ? Une augmentation ?

— Regarde... Un jolie jeune fille a déposé ça pour toi tout à l'heure. Une petite blonde, la vingtaine... Elle a dit qu'elle te connaissait.

Je regarde le papier. Une page de bloc note arrachée d'un carnet sur lequel se dessine une écriture penchée. Son prénom, Jade, accompagné de son 06 et d'un laconique, appelle-moi si tu as envie d'un peu de bon temps...

Je vois le rictus amusé d'Antoine. Ça ne lui arrive jamais de sourire. Je pense que lorsqu'il retrousse le coin de la lèvre inférieure, cela doit vouloir dire qu'il sourit. Enfin je suppose.

— Appelle la, elle était mignonne. Allez, quoi, tu ne vas pas rester tout seul toute ta vie... Ça va faire combien Helena maintenant ? cinq ans ? Six ans ?

Rien que l'évocation de son prénom me met en boule. Je me lève furieux. Je saisis le papier que je froisse en boule rageusement avant de le jeter dans le fond ma gamelle de salade et de fourguer le tout à la poubelle. Il m'a coupé l'appétit. Je saisis mon gobelet de café et je vais le boire sur les marches au soleil. Il fait chaud. J'ai presque envie d'en griller une mais j'ai arrêté depuis tellement de temps que ce serait bien dommage.

Helena... Je traverse la route pour entrer dans le tabac de l'autre côté du Guil. J'en ressors avec un paquet de Marlboro light. Je m'en grille une, puis deux. C'est tellement bon... J'avais oublié comme le geste et la sensation de la première bouffée qui entre dans les poumons était délicieuse. Je fume debout devant la porte de la scierie. Je n'aurai d'aventure avec aucune femme aujourd'hui. Aujourd'hui, ni jamais plus d'ailleurs. Mais aujourd'hui est le jour où je recommence à fumer. Putain de vie de merde.

Romane

J'ai passé la matinée dans la salle, complètement déphasée par les lieux et l'arrivée des élèves. Ce n'est pas ma première rentrée, mais là, je dois avouer que j'ai fait fort. Très fort. Je me retrouve enseignante d'un triple niveau, ce2, Cm1 et Cm2 dans une école de village grande comme une seule des classes par rapport à celle où j'exerçais avant. Je suis arrivée il y a trois jours après les résultats de ma demande de mutation où j'ai obtenu un poste à titre définitif. Le poste dont personne n'a voulu. Axel m'avait assuré que je serai certainement près de lui, à Briançon, aussi j'avais fait mon mouvement interacadémique avec confiance. Il a été pris à l'école de formation des infirmiers du centre hospitalier de Briançon. Une nouvelle vie avec lui après le tumulte d'Asnières en banlieue parisienne. Je l'ai rencontré sur Tinder et lui et moi ça a tout de suite matché. Nous avons rendez-vous dans un café un soir, nous avons parlé jusqu'à la fermeture, il m'a embrassée et on ne s'est plus quittés. Je le suivrai au bout du monde. Mais notre vie à Asnières dans ce petit appartement de banlieue a montré ses limites lors de la crise covid et les multiples confinements nous ont donné envie de partir pour l'air pur de la montagne. C'est une décision mûrement réfléchie, Axel adore le ski, la randonnée, le trail. Il est hyper sportif. J'aime bien aussi, mais moins que lui. On s'est dit que le changement nous ferait du bien et quand Axel, aide-soignant, a obtenu sa place dans cette école, il a accepté immédiatement. Sauf que notre point de chute, Briançon se trouve à environ deux heures de route de montagne du poste que l'on vient de m'attribuer. La tuile. La très grosse tuile. Pour gérer la pré-rentrée, j'ai dû prendre un hôtel à Guillestre, petit bourg à quarante-cinq minutes de là. Et même en partant de là, je dois passer les gorges du Guil, rempart naturel qui sépare ces vallées montagnardes de la civilisation. J'aime bien conduire, mais la golf cabriolet n'est pas très adaptée au climat de ces vallées, sans compter que cet hiver, la route risque d'être enneigée. La question d'un de mes élèves me tire de mes rêveries.

— Madame, est-ce que vous nous accompagnerez lors des demi-journées de sport études ?

— Pardon ? Je n'ai pas bien compris ta question Loris.

— Quand on est libérés le vendredi après-midi et qu'on va skier... Vous nous accompagnerez ?

— Heu...oui, certainement, je dois en parler avec la directrice. En attendant, donnez-moi vos cahiers.

C'est l'heure de la pause méridienne. J'ai une tonne de questions à poser à Valérie qui est assez sympathique. En même temps, heureusement, nous ne sommes que deux, alors tomber sur une collègue revêche ça aurait été la goutte d'eau...

— Comment s'est passée ta matinée ? Me demande-t-elle gentiment. Les enfants ?

— Ils sont très gentils. Tu as raison. Je peux m'appuyer sur les grands pour aider les ce2.

— Ils ont l'habitude, je leur ai appris à travailler ainsi. Le tutorat, c'est très important.

Elle ouvre son Tupperware et le fait chauffer dans le petit micro-ondes de la salle des maitres, de la taille d'un réduit pour placards à balai. Je n'ai rien eu le temps d'acheter pour ce midi. Elle voit mon regard et comprend.

— Passe vite au petit Vival au centre du village, un lundi de septembre il est encore ouvert jusqu'à midi. Tu trouveras quelque chose. Il fait traiteur pour les randonneurs.

Je récupère mon sac et je file. Le centre du village n'est qu'à deux pas. Je traverse le pont qui enjambe un petit torrent assez vif et j'arrive aussitôt sur la place du village où trône une magnifique fontaine décorée de géraniums rose fuchsia. La petite supérette est encore ouverte et je commande une barquette de taboulé et une tranche de jambon au patron qui a des faux airs de David Bowie.

Quand je rejoins Valérie, cette dernière a préparé le café.

— C'est quoi cette histoire de ski dont Loris m'a parlé ? Tu pourrais m'en dire plus ?

— Tous les enfants du village font partie de l'équipe du ski club Queyrassin. Certains sont plutôt bons. Comme Abel Estrada. Loris Basting aussi. Les enfants sont libérés du travail scolaire le vendredi après-midi de l'ouverture de la station